

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 44 (1906)
Heft: 21

Artikel: Le toast du député Raillard
Autor: V.F.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-203395>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haassenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

A la porte du tunnel.

La Suisse — particulièrement la Suisse occidentale — et l'Italie célébreront, la semaine prochaine, par de brillantes fêtes, l'ouverture de la ligne du Simplon.

Le percement du tunnel est le couronnement d'une entreprise grandiose et importante, de laquelle nous avons d'autant plus sujet de nous réjouir que c'est péniblement et par petites étapes qu'elle vint à chef. Le canton de Vaud peut, à juste titre, revendiquer une grande part dans le succès final ; il y est allé largement de ses efforts et de ses deniers. Et voilà pourquoi, aujourd'hui, il récrimine, lorsqu'on voudrait qu'il n'eût joué, en cette affaire, que le rôle de maître Raton. Ah ! non. Mais, passons.

Le premier construit des différents tronçons de la ligne du Simplon, fut celui de Villeneuve-Bex, ouvert le 10 juin 1857. Le 14 juillet 1859, on livrait à l'exploitation le tronçon St-Maurice-Martigny, fraction de la ligne reliant cette dernière ville au Bouveret. Le Martigny-Sion suivait, le 10 mai 1860 ; puis le 1^{er} novembre de la même année le Bex-St-Maurice. Le tronçon de Lausanne-Villeneuve fut ouvert le 2 avril 1861 ; le Sion-Sierre, le 15 octobre 1868 ; le Sierre-Louèche, le 1^{er} juin 1877 ; le Louèche-Brigue, le 1^{er} juillet 1878. Il ne restait donc plus qu'à percer le tunnel. C'est fait et, le 1^{er} juin, les trains ordinaires y circuleront.

Voici maintenant les dates d'ouverture des différents tronçons de la ligne de Lausanne-Vallorbe, continuation du côté de la France de la grande voie internationale du Simplon. Busigny-Cossonay, 7 mai 1855 ; Renens-Bussigny, 1^{er} juillet 1855 ; Lausanne-Renens, 5 mai 1856 ; Cossonay-Vallorbe, 1^{er} juillet 1870 ; Vallorbe-frontière suisse, 1^{er} juillet 1875.

* Il fallut donc près de cinquante et un ans pour établir la ligne de Vallorbe au Simplon. Un demi-siècle.

En attendant les récits détaillés que nous donneront les journaux quotidiens des fêtes qui se préparent, rappelons, en quelques mots, l'inauguration des deux tronçons Sierre-Louèche et Louèche-Brigue, à laquelle le *Conteur* avait été aimablement convié ». Cette fois-ci, on le laisse sans façon à la maison, le petit *Conteur*. Il ne passera pas le tunnel. La fête n'est que pour les toutes grandes personnes. Peut-être que ses grands frères, en rentrant au logis lui rapporteront, à titre de compensation, quelque gentil souvenir, ou tout au moins, un gâteau de Milan.

De Lausanne à Louèche.

C'est le jeudi 17 mai 1877, que fut inauguré le tronçon Sierre-Louèche.

« La course qui a été excessivement gaie et variée, écrivait alors L. Monnet, s'est faite en bateau d'Ouchy au Bouveret. Du Bouveret à Louèche, le parcours de la ligne du Simplon, qui met constamment le voyageur en face des grands tableaux de la nature, n'est pas moins attrayant que la course sur le lac.

» A Sion, l'arrivée du train est saluée par une excellente fanfare. Mgr l'évêque et les premiers magistrats du Valais attendent sur le quai, échangeant quelques poignées de mains et montent en wagon.

» Le soleil darde des rayons ardents et chauffe impitoyablement la toiture de nos cages roulantes. A Sierre, dix minutes d'arrêt et une chope de moelleuse bière du Valais.

» Voici Louèche. Les autorités sont groupées au bord de la voie. Les invités se rangent à l'ombre le long des wagons et une chaleureuse allocution leur est adressée par M. le Président de la commune. Près de lui est une table chargée de bouteilles ; les rayons du soleil se jouent au travers du liquide doré. Monseigneur boit une gorgée ; quelques notabilités en boivent deux. C'est l'affaire d'un instant.

» Tout le monde fait quelques pas et l'on arrive dans un endroit où la tranchée s'élargit. Une gracieuse tribune, décorée de verdure, y a été préparée. Monseigneur revêt le costume de grande cérémonie et adresse à l'assistance recueillie, quelques paroles empreintes d'un fonds de sincérité et de franchise. Puis, coiffé de la mitre et la crosse en main, l'évêque invoque la bénédiction du ciel sur la nouvelle voie, pendant que la fanfare, un peu à l'écart, fait entendre les accents d'une douce mélodie.

» De là, on se rend à la cantine, décorée avec beaucoup de goût. Le couvert est mis. Monseigneur prend la place d'honneur entre M. Boiceau, président du Conseil d'Etat Vaudois, et M. Barmann, ancien ministre de la Confédération suisse, à Paris.

» Vous transcrirai-je maintenant tous les toasts, tous les discours, toutes les excellentes idées émises durant le banquet ? La chose n'est pas nécessaire. Vous savez tous, chers lecteurs, ce qui se passe dans ces fêtes de famille où président la fraternité et l'attachement à la commune patrie ».

De Lausanne à Brigue.

Un peu plus d'un an après l'inauguration du tronçon Sierre-Louèche, un bateau spécial partait un dimanche matin d'Ouchy, emmenant au Bouveret actionnaires et invités. C'était le 16 juin 1878. On inaugurait le Louèche-Brigue.

« L'arrivée à Brigue présentait un coup d'œil fort original. Là, notre train, d'une longueur immense, le long duquel causaient avec animation les centaines de personnes qui venaient d'en descendre ; plus loin, une gracieuse chaire de verdure, préparée pour Monseigneur l'évêque, et, tout auprès, la cantine, décorée avec beaucoup de goût par M. l'architecte Wirz. A droite et à gauche, des sommités imposantes, de verts pâturages, puis au fond du tableau, la montagne du Simplon, vers laquelle chacun jetait un regard interrogateur : « Quand verrons-nous la locomotive pénétrer, victorieuse, dans les profondeurs de ce colosse ?... »

» De toutes les maisons, de tous les hameaux, de toutes les vallées latérales, les populations venaient se joindre à cette fête si nouvelle, si étrange pour elles.

» Nos Vaudois paraissaient faire d'intéressantes remarques sur la simplicité de mœurs des habitants de ces contrées, dont le costume n'a guère changé depuis un siècle. On ne peut s'empêcher de penser qu'entre les grands intérêts internationaux qui se lient à l'achèvement du chemin de fer du Simplon à travers les Alpes, celui-ci changera peut-être complètement l'aspect de ce pays, en y apportant la vie, le mouvement et tous les progrès qui naissent nécessairement sur le passage des grandes voies de communications entre les peuples. »

Eh bien, aujourd'hui, c'est fait ; « la locomotive pénètre, victorieuse, dans les profondeurs du colosse » ; la grande voie internationale du Simplon est ouverte. Puisse-t-elle réaliser toutes les espérances qu'elle a fait naître, de prospérité économique et surtout de fraternité plus intime entre les peuples !

Piano, con amore. — Un jeune professeur donnait des leçons de piano à une jeune fille. La mère de celle-ci assistait aux leçons et ne quittait une minute la chambre. Tout se passait le plus correctement du monde.

Un beau jour, le jeune professeur demande la main de la jeune fille.

— Mais, objectent les parents, ahuris, notre fille, monsieur, ne peut vous aimer.

— Pardon ; je suis certain qu'elle n'épousera que moi.

Jamais aucune conversation n'avait été échangée entre les jeunes gens ; ils ne s'étaient jamais rencontrés ailleurs qu'aux leçons. Mais voici. Pendant les leçons, de petits papiers étaient discrètement glissés entre les touches du clavier. Une correspondance très active s'était ainsi établie.

Bonnes mamans, qui veillez sur le cœur de vos filles, dès que le professeur de piano est parti, allez visiter les touches du clavier.

Le toast du député Raillard.

Le Grand Conseil du canton de Vaud a voté, comme on le sait, quatre millions pour le percement du Simplon. Il ne sera cependant pas invité aux fêtes de l'ouverture de la ligne. En guise de compensation, on le conduira *in corpore* à l'Exposition de Milan. Il nous semble que nos députés préféreront cette partie-là aux bécassines et aux perdreaux truffés qu'on leur eût servis au palais de Rumine. Ils n'auront pas à endosser le frac et pourront donner cours plus librement à leur joie et à leur verve. Mais les convives du royal banquet, du 28 mai, à Lausanne, seront privés du toast que l'éloquent député Raillard du cercle de Louve-et-Flon se proposait de prononcer après la « partie officielle ». Ce toast, il l'avait préparé depuis un mois. Par égard pour la santé de l'honorable M. Raillard, nous le publions ici, car on sait que rien n'est plus malsain pour un orateur qu'un discours rentré.

Messieurs,

Ce jour, *Cand* dites-vous ? est un *Bonjour* ; il nous remplit tous de *Félice*-ité. Pendant un demi-siècle, l'affaire du Simplon était allée *Cossy*



co ça ; plus souvent qu'à notre tour, nous fûmes *Berney* ; les *Francey* nous lâchèrent ; ils avaient un *Béguin* pour le Mont-Blanc ; d'autres *Buchet* pour le Grand-Saint-Bernard. Mais la lumière ne resta pas sous le *Boiceau* et la vérité finit par sortir *Dupuis*. *Despland* bien conçus triomphèrent ; ils mirent les jaloux au pied *Dumur* et dès lors la grande œuvre avança à pas sûrs *Meylan*.

Brandt, Ruchonnet, qui vous *Bersier* de si légitimes espérances, vous qui fûtes d'entre les *Perrenoud*-riciers du Simplon, vous seriez au comble de la joie si vous *Elier* au milieu de nous, si vous voyiez le bonheur dont exulte notre canton, *Deleysin* à *Mutruex*, *Decoppet* à la Combe des Am-*Burnet*, *Ducret* de Montriond au Mont-*Aubert* et jusqu'aux *Pillon* des Diablerets.

Soyez bénis de votre concours, habitants de la belle Italie, chers Confédérés et vous tout particulièrement aimable population de Montbovon à Villars-les-Moëns. Oyez nos chants d'allégresse, mes amis de Genève, et ne soyez plus aux *Aquet* de ce qui peut gêner le Frasn-Vallorbe. Si votre faucille n'est pas à *Métraux* vieux fer, elle se percera bien un jour. Votre ville, en tout *Capt*, ne *Perrin* pour attendre : déjà elle *Gagnaux* Simplon — le contraire eût été un *Carrard* — et elle y gagnera toujours plus, cela est *Clerc*. Oubliez avec nous le temps où l'on se *Rosset* et se *Pilet* dans les journaux et faisons que dorénavant on s'*Addor*. Vous êtes au reste assez bons financiers pour savoir que ces querelles ne valent pas *Vincent*-imes et assez bons patriotes pour comprendre que des Confédérés ne sauraient avoir aux *Leyeras* les propos amers dont la presse batailleuse se *Gorjat*.

Mais mon discours de simple *Bourgeois* vous fait l'effet, sans doute, de la pluie dégoûtant des *Chenauz Dutoit* ; vous vous dites : « Le moindre verre d'Épesses à *Fonjallaz* ou d'Aigle à *Dubuis* mille fois mieux *Freymond* affaire ! » de *Meuron* z'en donc là, car pour rien au monde je ne voudrais vous em-*Bellez* et encore moins vous précipiter sur le *Chable* de la mélancolie.

Echansons, brisez les *Barraud* des celliers ! Dind coup de pince faites sauter les bouchons ! qu'ils pleuvent dru comme *Greyloz* et que le service du vin aille *Martin-bâton* ! Pas de *Cartier* aux buveurs de *Thélin*-phatiques et moroses ! Qu'ils sachent une bonne fois que, parce qu'on a un méchant estomac, ce n'est pas une raison *Dessementet* le pétard, *Ray-vérence* parler ! Donc, chatouillez-les à coup de *Martinet*, s'il le faut, à moins que vous ne soyez *David*, messieurs, de les abandonner au *Magnin*.

L'Etat de Vaud nous offre ce que sa *Carat* de plus capiteux. Humons le *Piot* ! comme disait Rabelais, non à la façon d'une bande de *Paillard* ou de *Bregand*, mais ainsi que compagnie *Noblet* digne, comme de joyeux *Gaillard* qui fêtent le plus *Baud* jour de leur vie ! Bien que nous soyons de *Blanc* cravattés, *Morerod* décorum de commande ! périssent la contrainte et la tristesse, *Carrel* nous *Vallecard*, que dis-je ? elles nous valent les trois-quarts de *Monod*, pardon : de nos maux !

Simon plan vous va, messieurs, qu'on chante et qu'on ri-*Golaz* du centre et *Duboux* de la salle ; et vous, signori, qui venez du pays des pifferari et des *Olivier*, faites que vos joueurs de *Cornamusaz* mêlent leur musique aux mélodies de nos armaillis et de nos petits *Boveyrons* ; qu'en un mot nos voix et nos cœurs chantent à l'unisson : « Ce Simplon, mon Dieu est *Thybaud* ! »

Pour copie conforme :

V. F.

Ces bons amis ! — M. et M^{me} R^{***} ont un ami à Milan. Prenant occasion de l'exposition, ils se sont décidés à l'aller voir et, l'autre soir, ils

arrivent, avec armes et bagages, chez le Milanais, qui se passerait fort bien de ces hôtes.

— Nous pensons rester une semaine ou deux, afin de pouvoir rentrer par le Simplon ; disent les visiteurs.

— Mais j'y compte bien, mes chers ; d'ailleurs vous tombez à merveille. Je serai très heureux d'avoir vos secours dans les soins à donner à un ami qui m'est arrivé, il y a trois jours, de Silésie et qui, subitement, fui frappé de méningite infectieuse.

Quelques minutes après, M. et M^{me} R^{***} sonnaient à la porte d'un hôtel.

Essai de pompes.

Le jeudi de l'Ascension est le jour désigné, dans la presque totalité des villages du canton, à l'essai des pompes à incendie et à l'exercice des pompiers. C'est une cérémonie impatiemment attendue par les petits et par les grands, par les filles et les garçons, même pour les mères et les grand-mères.

Diable ! on n'a pas toujours l'occasion d'admirer la belle prestance de David au syndic et de Pierre à l'assesseur.

Et puis, c'est comme un signal du printemps revenu :

Les toits de la vallée ont leurs nids d'hirondelles
Et chaque fleur s'étale au soleil radieux ;
Alors tout est serein, toutes choses sont belles
Et l'âme est en extase et le cœur monte aux cieux.

Ainsi chantait Louis Favrat, cette âme de poète et de savant modeste. Et les jeunes gens d'aujourd'hui sentent encore comme il sentait, et si le soleil se mire dans des casques bien « poutzés », ces jeunes gens trouvent encore plus un délicieux plaisir à saluer le printemps.

— Regarde-voilà la *Vigilante*. On l'a repeinte.

— Kaise-té. Ils l'ont lavée.

— Je te dis que non. C'est Constant à la Rosine qui a fait la peinture, je le sais bien, je l'ai vu.

Sur cette affirmation probante, la discussion est close, un fait acquis : la *Vigilante* est peinte à neuf et c'est un sujet nouveau d'admiration. On l'examine de plus près, on critique, on loue... Décidément, Constant s'est fort bien tiré d'affaires ; un homme du métier n'eût pas mieux fait, c'est un tout malin, ce Constant, il ira loin. D'ailleurs, son père, le défunt taupier, était déjà habile de ses doigts, c'est lui qui avait *reimodé* l'horloge de l'église, qui ne voulait plus marcher. Le fils tient du père assurément.

Cependant le chef de pompe, le fils aîné au syndic, a fait *tututu* dans sa cornette et nos pompiers sont à leurs places. Un commandement bref et les pompes sortent du hangar. Nouveau succès pour la *Vigilante*. Cette fois ce sont les femmes et les jeunes filles qui admirent. Elles n'avaient point osé s'approcher du hangar, mais la rumeur des gamins les avaient averties et elles se préparaient à admirer. Elles admirèrent et ce furent encore des louanges à l'adresse de Constant à la Rosine. Mais l'attention est bientôt détournée. Les manœuvres commencent. On a placé les tuyaux, l'eau abonde et l'exercice à feu s'établit. Dans le public on est tout yeux et tout oreilles. C'est vraiment parfait comme l'aîné au syndic commande bien et puis il est à l'œil ce garçon. Rien ne lui a échappé, la moindre gaffe, le moindre à-coup est vertement relevé.

— Allons-voilà, Pierre, est-ce comme ça qu'on tient une lance, et toi, André, a-t-on jamais vu pomper si mollement. Tu as la flemme, hein ?

— C'est égal, dit la femme de l'assesseur, ce garçon a tout pour être un officier.

— Il est dragon, fait M^{lle} Vidoudez.

— Oui, mais pas dans les grades.

— Son père dit comme ça qu'il n'y tient pas tant.

— C'est dommage. Il a tant bonne façon.

Opinion que partage M^{lle} Vidoudez, une vieille

filles à laquelle le célibat pèse terriblement, mais que son miroir trompe. Elle n'a point remarqué la patte d'oie qui bride ses yeux, ni les cheveux blancs qui ornent ses tempes, et, parfois, elle pense que ce fils au syndic ferait son bonheur ; il a tant bonne façon.

Des rires au bout du village, Pierre, qui continue à mal tenir sa lance, a *jiclé* à côté, et une bande de jeunes filles fut arrosée. Madame la ministre, qui se tenait sur la porte de la cure avec son aînée, en a eu sa part. Elles en rient. On sait tout ce que c'est qu'un peu d'eau. Mais le chef de la pompe se fâche.

— Cette fois, c'est trop fort. On croirait presque que tu le fais exprès... Donne ta place à Bolo-mey... Tu n'es bon à rien, tu es gonfle.

Pierre, très vexé, bougonne des mots : « Aristocrate ! blagueur ! pas plus gonfle que toi ! » Cependant il cède, et l'exercice continue, sans autre incident. Tout se passe à la satisfaction générale. Le syndic, fier de son fils et des pompiers, pirouette sur ses talons, et va ouvrir la cave. Il faut bien offrir un verre à ces braves gaillards. M. le ministre, qui est très populaire, le félicite ; et M. le régent, — qui en a vu tant d'autres, — déclare la manœuvre excellente.

— Elle a dépassé mes espérances, absolument. Il y a de notables progrès accomplis. L'ensemble est parfait. Les mouvements bien coordonnés. Tout est bon.

Les femmes opinent de la tête. Les jeunes filles *guignent* leurs galants. Décidément cette journée est précieuse. Et puis le temps est beau.

Le brin d'herbe fléchit sous la rosée en pleurs ;
Partout on sent glisser d'enivrantes haleines,
Les sentiers ont de l'ombre et le coteau des fleurs.

Et ces jeunes gens pensent aux promenades prochaines avec quelqu'un de ces gentils pompiers.

Maintenant le corps a *réduit* la pompe et s'est rendu chez le syndic qui, selon l'usage, a félicité ses administrés. Pour un peu, il eût employé l'expression lapidaire du grand Napoléon : « Soldats ! je suis content de vous ». Il s'est borné à dire : « La commune vous remercie » ; puis les verres ont circulé... et peut-être circulent-ils encore.

Si la France a les vins du Rhône,
Nous en avons chez nous aussi,
Et tous ceux du Rhin que l'on prône
Ne valent pas notre Cully ;
Puis, aux qualités qu'on leur prête,
Mes amis, je m'inscris à faux :
Notre Yverne leur tient bien tête.
Vive notre vin de Lavaux !

C'est encore le bon Favrat qui chantait celle-ci sur l'air de *La pipe de tabac*, et je suis sûr que nos pompiers l'approuvent. LE PÈRE GRISE.

Oraison funèbre. — Une vieille dame, très méchante et insupportable à tous, demandait à un poète de sa connaissance de vouloir bien lui composer une inscription pour sa pierre funéraire.

— Tâchez, monsieur, dit-elle, de trouver quelque chose qui exprime les sentiments que je puis avoir inspirés à ceux qui m'auront connue.

Quelques jours après, le poète envoyait à la dame un billet avec ce seul mot : « Enfin ! »

Le cœur sur la main. — On racontait, dans le salon de M^{me} R^{***}, les désastres causés par de récentes inondations.

— Oh ! mon Dieu, comme c'est triste ! Quel malheur ! s'écria la fille de M^{me} R^{***}.

Puis elle reprit :

— Maman, n'aurons-nous pas un bal au profit des inondés ?

— Certes, nous ne pourrions faire mieux.

— Oh ! quel bonheur ! quel bonheur !